



ROMÉO DALLAIRE

AVEC JESSICA DEE HUMPHREYS

**PREMIÈRES
LUEURS**

**MON COMBAT CONTRE LE TROUBLE
DE STRESS POST-TRAUMATIQUE**

PAR L'AUTEUR DE *J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE*

**PREMIÈRES
LUEURS**

DU MÊME AUTEUR

Ils se battent comme des soldats, ils meurent comme des enfants.

Pour en finir avec le recours aux enfants soldats (avec Jessica Dee Humphreys), Libre Expression, 2010.

J'ai serré la main du diable. La faillite de l'humanité au Rwanda,
Libre Expression, 2003.

ROMÉO DALLAIRE

AVEC JESSICA DEE HUMPHREYS

**PREMIÈRES
LUEURS**

**MON COMBAT CONTRE LE TROUBLE
DE STRESS POST-TRAUMATIQUE**

**TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA)
PAR LORI SAINT-MARTIN ET PAUL GAGNÉ**

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Dallaire, Roméo A.

[Waiting for first light. Français]

Premières lueurs : mon combat contre le trouble de stress post-traumatique

Traduction de: Waiting for first light.

ISBN 978-2-7648-0891-7

1. Dallaire, Roméo A. 2. Dallaire, Roméo A. - Santé mentale. 3. État de stress post-traumatique - Patients - Canada - Biographies. I. Titre. II. Titre: Waiting for first light. Français.

RC552.P67D3514 2017 616.85'210092 C2016-942237-2

Traduction : Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Édition : Johanne Guay

Direction littéraire : Miléna Stojanac

Révision et correction : Isabelle Lalonde et Sabine Cerboni

Couverture et mise en pages : Axel Pérez de León

Photo de l'auteur : Jean-Marc Carisse

Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

L'éditeur tient à remercier M. Serge Bernier, professeur d'histoire à l'UQAM, de sa collaboration précieuse.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Copyright © 2016 Roméo A. Dallaire, L Gen (ret) Inc.

Publié avec l'accord de Random House Canada, une division de Penguin Random House Canada Limited.

© Les Éditions Libre Expression, 2017, pour la traduction en langue française

Les Éditions Libre Expression

Groupe Librex inc.

Une société de Québecor Média

La Tourelle

1055, boul. René-Lévesque Est

Bureau 300

Montréal (Québec) H2L 4S5

Tél.: 514 849-5259

Télééc.: 514 849-1388

www.edlibreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2017

ISBN : 978-2-7648-0891-7

Distribution au Canada

Messageries ADP inc.

2315, rue de la Province

Longueuil (Québec) J4G 1G4

Tél.: 450 640-1234

Sans frais: 1 800 771-3022

www.messageries-adp.com

*Pour Willem, Flower et Guy,
et les générations à venir.
Et pour ma femme, Beth.*

*Aussitôt tout mon corps
Fut comme écartelé
Avec douleur extrême;
Je ne pus que parler
Raconter mon histoire;
Et je fus libéré.*

*Ce supplice depuis,
– L'heure est imprévisible –
Se reproduit de même:
Ainsi jusqu'à ce que
L'épouvantable histoire
Soit toute racontée,
Au-dedans mon cœur brûle.*

Samuel Taylor Coleridge¹,
La Ballade du vieux marin

1. Samuel Taylor Coleridge, *La Ballade du vieux marin*, traduction de Patrick Calais, Publie.net, 2015. Il existe une traduction plus ancienne, en prose, intitulée *La Complainte du vieux marin*. Aux fins du présent ouvrage, nous utiliserons la première. (N.d.T.)

AVANT-PROPOS

Estimé général,

Après avoir lu votre récit de l'holocauste dans lequel vous avez sombré au Rwanda en 1994, j'ai été saisi par les nombreuses ressemblances entre votre souffrance et celle du vieux marin de S. T. Coleridge... On n'a fait cas d'aucun de vos pressentiments et, par la suite, vous avez été abandonné par tous, à l'exception d'un petit groupe de soldats courageux. En tant que commandant, vous avez donc été impuissant à empêcher l'horrible massacre de nombreux innocents par les génocidaires² et, tel le vieux marin, vous vous êtes senti coupable. Tel le vieux marin encore, vous connaissez les affres de la Vie dans-la-Mort. Enfin, mobilisant votre courage et votre résilience, vous l'avez subjuguée afin de venir en aide aux victimes de la guerre... Je vous offre le poème en témoignage de mon respect et de mon admiration. — IR

2. Les mots et les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

Il y a quelques années, j'ai reçu par la poste un colis de la part d'Iqbal Riza, secrétaire général adjoint aux opérations de maintien de la paix de l'ONU pendant le génocide rwandais. Gentleman d'une indéfectible sensibilité, M. Riza m'envoyait une grande édition illustrée de *La Ballade du vieux marin* de Coleridge.

En feuilletant le volume, je me suis laissé happer par le récit que fait le vieux marin de sa mission tragique. J'ai été frappé par les nombreuses similitudes entre son histoire et la mienne : le poids de ses responsabilités de commandant, les horreurs dont il a été témoin, son impuissance, sa culpabilité, sa détermination. Sans oublier la force inconsciente qui l'anime, son inébranlable volonté d'informer le monde de ce qu'il a vécu.

Je résume : lors d'un banquet de noces, un vieil homme entraîne un invité à l'écart et l'oblige à écouter son histoire. Autrefois, le vieillard commandait l'équipage d'un navire parti explorer des contrées inconnues. Le temps s'est gâté, le bateau a sombré, et seul le capitaine, impuissant à sauver ses hommes, a survécu. « De l'eau, de l'eau partout, / Mais nulle goutte à boire. » Depuis, le vieux marin se sent coupable d'avoir échappé à la mort, alors que tant d'autres ont péri, d'avoir manqué à son devoir de commandant, de ne pas avoir su assurer la sécurité de ceux dont il avait la charge, d'avoir échoué dans sa mission et d'être en partie responsable d'une tragédie dont il portera à jamais le blâme.

Les morts horribles dont il a été témoin étaient absurdes et dénuées de sens, au même titre que sa survie à lui – simple coup de dés. Par nature, les êtres humains cherchent à comprendre, à lier les causes et les effets ; c'est ainsi que le vieux marin revit sans cesse les moments qui ont précédé l'horreur, s'évertue à comprendre ce qu'il aurait pu faire pour la prévenir.

À tort ou à raison, il est convaincu de l'avoir provoquée en abattant un albatros.

Le vieux marin croule sous le poids de la culpabilité et de la responsabilité. Sa culpabilité, représentée par l'albatros accroché à son cou, est atténuée, du moins en partie, quand, dans son esprit, la beauté remplace la répulsion. En revanche, le fardeau de la responsabilité, incarné par un personnage appelé « Vie-dans-la-Mort », ne l'abandonne jamais : à titre de commandant et de seul survivant, il a, pour l'éternité, le devoir de raconter l'histoire.

J'ai moi aussi été aux commandes de ce qui s'annonçait comme une aventure passionnante ; pour finir, j'ai été témoin des pires horreurs du monde. Responsable de la mission, je suis donc responsable des morts. N'ayant pu prévenir les atrocités, je porte le blâme, celui que d'autres m'imputent et celui que je m'impute à moi-même. Je cohabite avec Vie-dans-la-Mort.

Nous sommes enlisés dans la culpabilité, le vieux marin et moi, et nous avons ardemment voulu mourir, mais sans y arriver. Puis nous avons choisi de passer à l'action. Refusant de laisser notre histoire sombrer dans l'oubli, nous faisons tout pour que les victimes ne soient pas mortes en vain.

En racontant notre histoire pour la première fois, nous avons amorcé, lui comme moi, un cycle qui se poursuivra jusqu'à la fin de nos jours : l'acte de raconter nous replonge dans la douleur, qui en est du même coup allégée, mais la ravive aussi, et il faut la revivre puisque le soulagement est à ce prix.

Éclairer les autres en narrant notre histoire nous soulage, provisoirement, de nos souffrances. Bien sûr, on ne se remet jamais complètement d'un tel traumatisme ; la sérénité durable nous sera à jamais refusée. Le vieux marin et moi avons survécu, alors que tant de magnifiques innocents sont morts.

Comme la douleur liée à cette perte ne disparaîtra jamais, nous devons tous deux employer notre vie à raconter notre récit, afin que nos semblables comprennent et apprennent. Nous nous efforçons ainsi de laisser un héritage d'ordre éthique et de créer des êtres humains plus tristes, mais plus sages.

J'ai déjà raconté mon expérience du génocide rwandais. Dans *J'ai serré la main du diable. La faillite de l'humanité au Rwanda* de même que dans les discours et les exposés que j'ai présentés dans sa foulée, j'ai expliqué ce que j'ai vu. Ce que j'ai fait. Ce que j'ai été incapable de faire. Sans avoir entouré de secret la blessure que j'ai subie au Rwanda, j'ai peu parlé de ses effets sur mon esprit, mon corps, mon âme. Jusqu'à aujourd'hui.

Dans ce livre, je décris dans quelles circonstances j'en suis venu à vivre avec une blessure opérationnelle au cerveau, mieux connue sous le nom de « trouble de stress post-traumatique » ou TSPT. Il ne s'agit ni d'un manuel de guérison ni d'un texte inspirant dans lequel je témoigne de ma victoire sur l'adversité. Après plus de vingt ans, je ne vais toujours pas « mieux », pas plus que le soldat amputé d'une jambe à la suite d'une explosion en voit pousser une nouvelle. Comme le soldat s'adapte à sa nouvelle réalité – sur le plan physique, à l'aide d'une prothèse, de béquilles ou d'un fauteuil roulant et, sur le plan affectif, grâce au soutien de professionnels, de ses proches et de ses pairs –, j'ai appris à composer avec ma nouvelle existence, ponctuée de quelques petits triomphes et de nombreuses défaites.

En raison de la nature de ma blessure, qui provoque des insomnies, des réminiscences, des cauchemars et des soubresauts affectifs – sans parler des médicaments que je dois prendre pour limiter les dégâts ni de la charge de travail frénétique que je m'impose comme planche de salut –, ma mémoire

me joue forcément des tours. Je ne suis donc pas en mesure de garantir l'exactitude absolue de tous les détails fournis dans ce livre. Ce que je peux promettre, en revanche, c'est que ces pages traduiront fidèlement mes sentiments et ma perception du monde au cours des vingt dernières années, période vécue dans l'ombre, envahissante et omniprésente, du TSPT.

Je n'aurai pas perdu mon temps si, grâce à ce livre, un seul soldat, parent, conjoint ou enfant en vient à mieux comprendre les effets de cette maladie opérationnelle méconnue, longtemps taboue.

Le TSPT, qu'on appelait autrefois « obusite » (*shellshock*), « épuisement au combat », « réaction de stress de combat », sans parler de termes dénigrants comme « simulation », a détruit la personne que j'étais. À cause de cette blessure, l'homme insouciant et énergique d'autrefois s'est scindé en deux. Le premier, c'est l'homme que vous croisez dans la rue, toujours mû par le sens du devoir, dont les émotions sont reconnaissables et dont les réactions semblent généralement normales. L'autre, c'est l'homme qui se cache à l'intérieur de moi, celui qui n'est jamais vraiment revenu, celui qui hante toujours le champ de bataille.

Cette dualité entraîne une crise éternelle que je m'efforce sans relâche de surmonter. Cet homme intérieur est celui qui pousse l'autre à agir, qui détermine son comportement et lui donne l'impression d'être un imposteur en tant qu'être humain. Souvent, cet homme intérieur se révèle impossible à maîtriser. Dans de tels cas, il domine l'autre, qu'il a même tenté de conduire au suicide.

La dernière fois que j'ai cédé à la tentation, j'ai bu la plus grande partie d'une bouteille de scotch de quarante onces, puis j'ai déniché la vieille trousse de rasage qu'avait utilisé mon père dans l'armée. La lame du rasoir devait bien avoir

cinquante ans. Assis dans le salon, j'ai tripoté cet objet, puis je me suis mis à me couper.

Pas profondément. Juste assez pour que le sang coule. Le sang chaud m'a procuré un réconfort immense. Je n'avais pas mal. Je me sentais totalement libéré. J'ai tailladé mes bras, mes jambes. Le sang coulait à flots.

C'est alors qu'on m'a trouvé.

CHAPITRE PREMIER

*Tous ces hommes, si beaux!
Voilà ce qu'ils étaient,
Tous étendus là, morts;
Tandis que des milliers
D'êtres visqueux vivaient,
Et je vivais aussi.*

Une douleur aiguë a parcouru mon bras, de l'épaule jusqu'au bout des doigts, me tirant du sommeil. Avec effort, je me suis redressé, puis j'ai cligné des yeux dans l'obscurité. Qu'est-ce qui avait causé cette douleur ? La balle d'un tireur embusqué ? Une grenade ? Après des années d'entraînement dans l'artillerie et des mois de guerre, j'étais insensible au bruit des explosions. Il était donc possible que je n'aie rien entendu.

Désorienté, j'ai tenté d'accorder mes sens à la noirceur inhabituelle et à l'étrange silence. De toute évidence, j'étais à l'intérieur, mais pas dans mon bureau, au stade Amahoro de Kigali. Dès le début de la guerre, j'avais pris l'habitude de dormir la tête sur ma table de travail, toutes les lumières allumées, fin prêt à intervenir. Trois, quatre heures de repos, au maximum. Les bruits venus du plus profond de la nuit – les bruissements des bêtes, les pleurs des bébés, le bourdonnement du télécopieur, le crépitement des walkies-talkies desquels pouvait retentir à tout moment un appel à l'aide en provenance d'un poste de campagne vulnérable, des échanges de

tirs lointains (ou, parfois, assez rapprochés) – accompagnaient fidèlement mon sommeil.

Par comparaison, le calme dans lequel baignait cette pièce formait comme une masse solide de silence, perturbant après le brouhaha perpétuel de l'année qui venait de s'écouler. Au cours des mois du génocide, seule la mort faisait taire la cacophonie ininterrompue des chants d'oiseaux et des balles, des cris et des ordres. Quand nous entrions dans un village où un massacre avait été perpétré, même les oiseaux se taisaient. Le silence était proprement assourdissant. Doucement, nous faisons le tour des cadavres dans le vain espoir de trouver des survivants, nous arrêtant parfois pour baisser une jupe tachée de sang ou tourner un petit corps brisé vers celui de sa mère. L'odeur écœurante des huttes de terre incendiées et du sang coagulé imprégnait l'air, mais c'est le silence étouffant de la mort, à nul autre pareil, qui semblait définitif, absolu. Puis, un oiseau se remettait à chanter et la texture du moment s'en trouvait transformée. Nous étions libérés de ce silence intolérable, suffocant.

La douleur a une fois de plus transpercé mon bras. En grimaçant, j'ai voulu allumer une lampe, mais mon bras refusait de m'obéir. Je me suis rallongé, la douceur des draps et la mollesse du matelas me faisaient éprouver des sensations étranges. Enfin, une odeur est montée jusqu'à mes narines... une odeur fétide, mais familière, et donc réconfortante. C'était celle de mes bottes, posées par terre, près du lit, encore mouillées et maculées de boue. La boue du Rwanda.

J'ai enfin réussi à faire le point. C'était le matin du 20 août 1994. J'avais demandé à être relevé de mes fonctions et on m'avait exaucé. Je me trouvais dans une chambre d'hôtel de Nairobi, à sept cent cinquante kilomètres de Kigali. Rescapé de l'enfer.

Les événements des vingt-quatre heures précédentes ont afflué à mon cerveau. Plus question de retrouver le sommeil.

Rwanda, août 1994

*Yeah, the girls are out to bingo,
and the boys are gettin' stinko,
and we'll think no more of Inco,
on a Sudbury Saturday Night.*

Le son métallique de la cassette de Stompin' Tom se mêle aux éclats de rire et au tintement des bouteilles de bière. Nous ne parlons pas des événements de l'année passée, mais, ce soir, les émotions refoulées depuis longtemps – la douleur atroce, la rage et la camaraderie profonde que seuls connaissent les frères d'armes – surgissent sous forme d'élan d'hilarité et de larmes. Ce soir, mes troupes me disent adieu, à moi, leur commandant.

Depuis quelques semaines, depuis que le génocide a pratiquement pris fin et que des représentants de la communauté internationale arrivent par vagues, nous nous autorisons tous à souffrir. Comme si, une fois l'épreuve traversée, tous les artifices auxquels nous avons eu recours pour tenir le coup s'écroulaient. La cavalerie était arrivée, enfin, trop tard pour les huit cent mille êtres humains, enfants, femmes et hommes, brutalement assassinés dans leurs foyers, leurs écoles, leurs églises et leurs villages. Mais elle était là.

Seulement, les secours n'ont pas eu les résultats escomptés. Ils nous ont plutôt fait l'effet d'un mirage cruel.

Une cargaison de camions-citernes remplis d'eau arrive des États-Unis. Dans ce seul stade sportif, j'ai douze mille Rwandais assoiffés et affamés. Après des semaines d'un rationnement draconien, nous sommes entièrement privés d'eau potable depuis des jours ; déjà, des bébés meurent de soif puisque le lait des mères déshydratées s'est tari. Nous avons été incapables de trouver une source d'eau potable à l'intérieur du pays, car les rivières et les puits sont contaminés par des cadavres en décomposition ; j'ai dû en demander personnellement au chef de l'administration des Nations unies. Il m'a répondu qu'il devrait d'abord organiser un appel d'offres et procéder à une analyse des trois soumissions les plus basses.

Fous de joie, nous nous croyons sauvés... jusqu'au moment où nous apprenons que les camions sont destinés aux camps de réfugiés de Goma. L'avion s'est posé à Kigali par erreur. On aurait pu juger l'épisode comique, à condition d'apprécier l'humour macabre, mais il n'en est rien. Nous regardons donc cette ressource, capable d'assurer la survie de milliers de personnes, s'envoler sans le moindre égard pour la souffrance des gens d'ici.

Les membres de mon personnel n'en peuvent plus. Certains d'entre eux sont amorphes, lents à réagir. D'autres, irritables, les nerfs à fleur de peau, ne supportent plus de voir des nouveaux venus, des gens qui brillaient par leur absence quand nous avions cruellement besoin d'eux, prendre la

pose devant les fosses communes et piétiner des cadavres. Ils débarquent par centaines. Au lieu de nous soutenir, ils nous mettent à l'écart.

Les listes que je dresse comptent des centaines de tâches à accomplir. Je m'énerve, commence à avoir des exigences déraisonnables. Ma courtoisie et mon sens de l'humour – attributs essentiels d'un bon leader – m'abandonnent à la vitesse grand V.

Les Interahamwe interceptent, attaquent et mutilent les réfugiés rwandais qui rentrent au pays, puis les renvoient dans les camps du Zaïre³ pour servir d'exemples. Le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) ne soutient pas leur rapatriement sous prétexte que, à l'intérieur du Rwanda, leur protection n'est pas assurée; de plus, l'agence onusienne craint que les réfugiés répandent le choléra, prévalent dans les camps. Les *génocidaires** – ceux qui ont brandi des machettes pendant les semaines du carnage – ont la mainmise sur les camps de réfugiés et sont en train de se réarmer.

Les organismes non gouvernementaux (ONG) reviennent au compte-gouttes, au même titre que le personnel de mission de l'ONU, tandis que les dignitaires et les diplomates affluent. Ils sont ahuris de trouver le pays dans un tel état de désarroi, avec des orphelins un peu partout, des cadavres dans les rues, les infrastructures

3. Aujourd'hui, la République démocratique du Congo.

détruites. Ils exigent sécurité et soutien logistique, tandis que, dans le stade, nous rationnons toujours l'eau, nom de Dieu. Eux qui ont attendu la fin du génocide dans des hôtels propres et confortables de Nairobi se plaignent maintenant de l'insalubrité de leurs chambres. Nous prenons un certain plaisir à voir la tête qu'ils font lorsque nous les invitons à partager les demi-rations allemandes périmées et dégoûtantes (surnommées « *Schweineshite* » par mon adjoint administratif) qui nous soutiennent depuis des semaines.

Le siège des Nations unies à New York exige de plus en plus de rapports et d'informations. Il a renoué avec la lenteur, le gaspillage et l'inefficacité qui le caractérisent en temps de paix. Nous sommes vidés et blessés, et pourtant on ne nous envoie pas d'eau, on ne rétablit pas le courant, on ne nous fournit pas de vrais renforts. On nous dit plutôt: « La guerre est terminée. Au boulot! » Sans tenir le moindre compte de ce que nous venons de traverser. Après tant de massacres et de profanations, je constate avec horreur qu'on nous demande de reprendre ce qu'on appelle la « routine ».

Les officiers d'état-major canadiens dont on a désespérément besoin arrivent enfin, mais ils s'attendaient sans doute à une affectation moins difficile. La plupart d'entre eux me donnent l'impression de n'apprécier ni la nature du travail que j'exige d'eux, ni le rythme que je leur impose. Certains font carrément preuve d'insubordination. Je me demande s'ils sont là pour toucher les

indemnités de subsistance versées aux officiers en mission, histoire de gonfler leur traitement et de se constituer un petit pécule avant la retraite.

Je communique plusieurs fois par jour avec New York pour réclamer les troupes, les fournitures et les ressources qui nous font cruellement défaut. Je me fends en quatre pour aider tous les journalistes et les pseudo-journalistes qui débarquent, au cas où l'un d'eux réussirait à persuader son gouvernement de nous donner un coup de main. Idem avec les célébrités, les dignitaires et les défenseurs des droits de la personne, que je traite aux petits oignons dans le mince espoir de les voir obtenir l'aide qu'il nous faut. Peut-être, en couvrant la communauté internationale de honte, la convaincront-ils de renforcer la mission et notre présence sur le terrain.

J'ai le sentiment de râler et de tempêter, de me battre contre des moulins à vent. Je suis en train de perdre le contrôle de ma mission au profit de personnes sans respect envers nous, qui sommes restés et oscillons au bord de la folie. Si, avant, je dormais de deux à quatre heures par nuit, je me contente désormais de quelques minutes grappillées ici et là, penché sur ma table de travail ou adossé à un mur. Il m'arrive de m'endormir au milieu d'une phrase.

Je réussis à obtenir quelques chèvres pour égayer nos journées. Nous avons frayé avec la mort pendant si longtemps que ces animaux deviennent un symbole d'espoir et de vie. Mais une meute de chiens, revenus à l'état sauvage

après s'être gorgés de chair humaine pendant des mois, parvient à s'infiltrer dans l'enceinte de l'ONU et à les attaquer. J'entends les bêlements et les aboiements depuis mon bureau. Sans retenue ni réflexion, je saisis mon pistolet, sors en vitesse, écarte brutalement ceux qui me bloquent le chemin et vide mon chargeur.

Je n'ai touché ni chiens ni membres de mon personnel, Dieu merci. Mais les autres restent là à me regarder, bouche bée devant le total mépris du protocole et de la discipline de tir dont j'ai fait montre. Mon nouvel adjoint administratif, Phil Lancaster, avec qui je suis ami depuis mes années d'affectation à la base de l'OTAN en Allemagne dans les années 1970, voit, mieux que quiconque, que je suis dépassé par les événements. Des années plus tard, il a évoqué cette période dans une lettre : « *Mon général**, a-t-il commencé, je ne savais pas du tout ce qui se passait dans votre tête, mais les signes d'épuisement et de défaillance mentale étaient évidents. J'ai trouvé difficile de vous voir vous débattre avec l'énergie du désespoir, alors qu'un homme normal aurait depuis longtemps craqué ou pris ses jambes à son cou. Avec le recul, je retiens surtout vos moments de douceur et vos petites attentions – vous insistiez par exemple pour qu'un certain officier bengali éperdument amoureux ait accès à votre téléphone pour roucouler pendant des heures avec sa fiancée, tel un adolescent... Bref, vous aviez des égards pour tous, sauf pour vous-même. C'était, je le répète, difficile à voir. »

À mon insu, Phil téléphone au siège de l'ONU pour supplier le conseiller militaire du Département des opérations de maintien de la paix (DOMP), mon vieux camarade, le général Maurice Baril, de me sortir de là avant que je touche le fond. Il se sent comme un traître et je me sens comme un raté lorsque j'accomplis la même démarche pour demander l'impensable : être relevé de mon commandement. Nous nous sentons l'un et l'autre tenus par le devoir de protéger la mission et nos troupes. Pourtant, nous savons qu'elles risquent de subir de graves préjudices si le commandant de la force s'effondre. De toute évidence, c'est maintenant inévitable.

Le manque de sommeil, la malnutrition, un surcroît de stress et la prise d'un médicament contre le paludisme⁴ ont sur moi des effets nuisibles. Pourtant, mes supérieurs mettent des semaines à se laisser convaincre de me relever de mes fonctions. Pendant ce temps, j'élabore un plan de continuité détaillé dans lequel je recommande avec insistance que le brigadier-général ghanéen Henry Anyidoho me succède à la tête de la mission. Diplômé du collège d'état-major et de commandement du corps des Marines des États-Unis, il connaît tous les intervenants, dispose du plus

4. Le médicament en question, la méfloquine, affectait ma vision, mon sommeil et mon humeur. C'était le médicament de prédilection contre le paludisme dans la mesure où il se prenait une fois par semaine plutôt que tous les jours. Dès janvier 1994, j'avais prévenu Ottawa que ce médicament m'empêchait de bien fonctionner, et demandé la permission de cesser de le prendre. On m'avait répondu qu'une telle initiative serait considérée comme une blessure volontaire, soit un crime passible de poursuites. À mon retour au Canada, je me suis battu contre le Service de santé des Forces canadiennes pour qu'on cesse d'administrer ce médicament à nos militaires en poste dans les pays tropicaux. Au bout de quelques années, on a fini par admettre que ses effets secondaires étaient si néfastes que les militaires ne devaient plus en prendre.

important contingent de soldats et se trouve à mes côtés depuis le début; de plus, il est africain. C'est le candidat idéal, et tout le monde est d'accord. Sauf le Secrétaire général, évidemment, qui lui préfère un Occidental blanc. C'est clairement la mauvaise décision. Pour moi, il s'agit d'une autre défaite aux mains du pouvoir en place.

Le 19 août, j'attends l'avion à bord duquel je quitterai le Rwanda. Il a subi des avaries à son arrivée, alors on s'affaire à réparer le devant de l'aile avec des bouts de tôle et du ruban adhésif. Sur le tarmac, à cet endroit si chargé d'histoire, je songe à toutes les fois où de courageux équipages ont atterri sous un feu nourri, à toute heure du jour et de la nuit, et doté ma mission de ses seules capacités au chapitre du secours humanitaire et de l'évacuation médicale des blessés. Le simple vrombissement des moteurs des Hercules nous poussait à risquer des échanges de coups de feu pour sauver de nombreuses vies.

En ce moment, ce qui me frappe, c'est le calme. Pas de foule, pas de sang, pas de ruée sur les vivres et les fournitures médicales, pas de victimes à évacuer, pas de journalistes réclamant des informations à grands cris. Il n'y a qu'un appareil Hercules canadien, sur le point de m'emmener.

Presque en transe, je me trouve pour la dernière fois sur cette piste de décollage. J'ai l'impression d'être au Rwanda depuis toujours, d'y avoir passé toute ma vie. J'ai du mal à réaliser que je pars, que je ne remettrai jamais les pieds dans ce pays. Certainement pas en uniforme, en tout cas. J'ai

renoncé à mon commandement et je me demande comment diable, après un coup pareil, je pourrai vivre ma vie. Je me sens coupable d'abandonner mes troupes avant la fin de la mission, coupable de laisser tomber les Rwandais, coupable d'avoir perdu mes capacités de leader, coupable de notre impuissance à protéger tous ces gens, à influencer sur le cours des événements et à mener la mission à bien. Ce sentiment de culpabilité m'accable. Je songe à la mort et au martyre de tant de Rwandais innocents, à la souffrance humaine, à cet horrible gâchis. Où était le Créateur pendant les événements ? Il avait Lui-même abandonné cet endroit.

Quand l'avion se pose à Nairobi, je suis sidéré par la normalité du monde. J'ai l'impression d'être trop visible, déplacé. Je suis sale : ma dernière douche remonte à juin. Nous sommes à la mi-août. Le peu d'eau que nous avions servait à la consommation. Pour nous débarbouiller, nous nous contentions de la moindre flaque. Près de la fenêtre du bureau de mon adjoint, il y avait un petit toit en gravier où un peu d'eau s'accumulait parfois. Elle était visqueuse, et toutes sortes d'organismes y proliféraient. Nous nous en servions pour nous laver les mains ou les dents.

Par comparaison, l'opulence et la sécurité offertes par l'hôtel de Nairobi me semblent bizarres. Je sors tout juste de l'enfer, avec ses odeurs, ses sons, ses destructions et son sang – beaucoup, beaucoup de sang –, tandis qu'ici tout est normal. Comment est-il possible que les privations et la mort, l'odeur de la chair en

décomposition, de la peau calcinée, du sang et du pourrissement qui nous prenait à la gorge, ne s'étendent pas jusqu'ici ? Elle était pourtant aussi tangible qu'une pellicule, cette odeur. Ici, la vie suit son cours normal, librement. Les gens semblent indifférents aux horreurs qui se produisent depuis des mois à seulement quelques kilomètres.

J'ai quitté l'enfer, blessé dans ma chair et dans mon esprit, incapable d'imaginer un lieu et un moment où règne la sécurité. J'atterris au milieu de l'ignorance, du gaspillage, de l'avidité et de l'égoïsme.

Poursuivi par cette douleur paralysante dans ma nuque, mon épaule et mon bras, j'ai quitté Nairobi pour deux semaines de congé obligatoires avec ma femme et mes trois enfants. Deux semaines de repos et de récupération, du moins en principe, après une année d'adrénaline, de chaos et de destruction humaine indescriptible. Deux semaines pour réintégrer le monde des vivants et, en principe toujours, oublier les morts.

Ma femme, Beth, a appris par les médias que j'avais été démis de mon commandement : je n'avais pas pu communiquer avec elle et personne, au sein de l'armée canadienne, n'avait songé à la prévenir. Vite, elle a fait ses bagages et ceux des enfants, puis nous nous sommes rejoints en France. Nous avons visité les anciens champs de bataille du pays. Nous avons foulé le sable des plages du Jour J, où mon père, cinquante ans plus tôt, avait débarqué sous le feu nourri de l'ennemi. J'ai mangé des aliments frais, bu de la bonne eau, humé le parfum des fleurs charrié par la brise. Tout était si propre.

« Ma blessure n'est pas née directement des conditions extrêmes de la guerre et de sa laideur. Elle n'est pas le résultat de combats ni d'un incident particulier. Pour moi comme pour de trop nombreux anciens combattants, la source de cette blessure de stress opérationnel réside dans les assauts répétés contre nos valeurs et nos croyances les plus sacrées et les mieux enracinées. Les complications physiques peuvent se révéler mortelles, mais le TSPT est aussi une blessure *morale* qui détruit notre esprit et notre âme. »

Témoignage du génocide rwandais de 1994, le lieutenant-général Roméo Dallaire en est resté profondément marqué. Dans cette suite de *J'ai serré la main du diable*, il réfléchit à la fois sur la nature du trouble de stress post-traumatique (TSPT) et sur les effets de cette souffrance à la fois physique et spirituelle. En parallèle, il raconte divers épisodes de sa vie : sa destitution de l'armée pour raisons médicales, son passage au Sénat canadien, les événements douloureux qu'il a vécus pendant la rédaction de son premier livre.

Le récit courageux d'un ancien militaire dont les nuits sont envahies par le désespoir, mais qui, aux premières lueurs de l'aube, fait face à la réalité avec un désir sans cesse renouvelé de changer le monde.

Lieutenant-général et sénateur à la retraite, humanitaire célèbre, **ROMÉO DALLAIRE** a signé le livre *J'ai serré la main du diable. La faillite de l'humanité au Rwanda*, lauréat du Prix littéraire du Gouverneur général. Aujourd'hui, il demeure un fervent défenseur des droits de la personne, de la santé mentale et des enfants touchés par la guerre. Il a fondé l'Initiative Enfants soldats Roméo Dallaire, un organisme voué à l'éradication progressive du recours aux enfants soldats partout dans le monde.



JESSICA DEE HUMPHREYS a coécrit les livres à succès *Child Soldier: When Boys and Girls Are Used in War* et *They Fight Like Soldiers, They Die Like Children* (*Ils se battent comme des soldats, ils meurent comme des enfants. Pour en finir avec le recours aux enfants soldats*).